L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX, No. 72, RUE DU CHARTRES

NOUVELLE-ORLÉANS.

MERCREDI MATIN, 25 SEPTEMBRE.

FEUILLETON.

LE GOUFFRE

PAR

ÉLIE BERTHET.

DEUXIÈME PARTIE.

XIII. — Suite.

De leur côté, les groupes hostiles criaient afin d'avertir les gens montés sur les toits du danger qui les menaçait. Il en résulta un redoublement d'activité dans l'attaque, les projectiles ne tombèrent que plus rapides et plus serrés.

Frémont, resté presque seul, ne perdait pas contenance. Au contraire, cet homme si placide, si timide même en temps ordinaire, s'animait de plus en plus dans l'ardeur de la lutte. Voyant que les gendarmes ne pouvaient pénétrer dans les bâtiments, dont on avait barricadé les portes, leur cria d'un ton résolu :

—Cherchez une autre entrée.... Il doit y en avoir une dans l'intérieur de la maison.... Ne revenez pas sans avoir arrêté quelqu'un de ces malfaiteurs. Je vous ordonne....

Il n'acheva pas. Une brique énorme, venue on ne savait d'où, mais lancée avec une force irrésistible, s'abattit sur sa tête nue et il roula par terre comme foudroyé.

En ce moment avait été poussée la clameur qui stupéfiait Philippe et ses compagnons.

La chute du manufacturier avait fait cesser brusquement la lutte. Les gendarmes ne songèrent plus à s'introduire dans les bâtiments occupés par les émeutiers et coururent relever leur chef, qui gisait sans mouvement sur le pavé. De leur côté, les assiégés, profitant de la panique générale qui se manifestait parmi leurs adversaires, sortaient en masse, se ralliaient à la foule tumultueuse et parvinrent à sortir de l'auberge.

C'était chose le malheureux Frémont qui, victime de son zèle exagéré, venait d'être frappé en apparence mortellement. Philippe de Montcel s'approcha, suivi de Morel et de Poutalet, et eut ne parut remarquer la présence de ces deux hommes qui étaient tout à l'objet de la haine populaire. Beaucoup de gens, parmi lesquels se trouvaient des femmes, entouraient le blessé. On l'avait soulevé avec précaution; mais il était sans connaissance et sa blessure répandait des flots de sang.

Autant, quelques minutes auparavant, Frémont était infatuation et de colère, autant il inspirait à présent de regret et de pitié. Comme, en dépit des secours qu'on lui prodiguait, il ne reprenait pas son sens, on le transporta à l'auberge où il fut déposé sur un lit.

Le docteur Kosey, mandé en toute hâte, secoua au mouvement, et l'on attendit avec anxiété l'opinion qu'il allait exprimer. Poutalet était remonté dans la chambre, de peur peut être qu'un nouveau mouvement ne se manifestât à son égard. Mais le lieutenant Schmidt, qui avait rencontré Marceline et s'était adressé silencieusement à son bras, attendait comme les autres, la décision du médecin.

Cette décision, du reste, ne tarda guère. Kosey, ayant terminé son examen, murmura avec tristesse :

—Fracture du temporal, lésion au cerveau, épanchement.

Il ne put rien ajouter, ni prononcer aucun espoir.

Cette sinistre certitude porta au comble la désolation des assistants. Frémont, malgré ses bouffées de vanité puérile, malgré son insurmontable envie à Philippe, n'avait rien commis qui le rendît aimé de la foule. Il était aimé de la majorité des ouvriers. Schmidt lui-même, malgré la vérité, ne put retenir un mouvement de douleur et se hâta de s'éloigner avec Marceline.

—Bah! bah! disait la mère Rambaud, il faut pas trop croire ce petit docteur; il n'entend pas bons ceux qu'il condamne. Et voici la bête de Monteel qu'il avait condamné de même.... N'importe! si je n'oubliais celui qui a arrangé ainsi le pauvre Frémont, il n'en serait pas quitte pour une égratignure sur le museau, je vous le garantis!

Ancelme Bertin se disposait à partir pour aller annoncer avec précaution la terrible nouvelle à Mme Frémont et à Jeanne, quand les deux pauvres femmes, averties par la rumeur publique, accoururent tout éplorées. Quoique le blessé fît à peine quelques mouvements et qu'il ne parlât avoir aucune connaissance, il y eut lutte de son lit des scènes navrantes qui arrachèrent des larmes aux spectateurs les plus insensibles.

Mme Morandier ne manquait pas de consolations pour des douleurs si légitimes. Elle rappelait attentivement Philippe à l'état de faiblesse exigeait des ménagements infinis. Elle profita du moment où les personnes étaient occupées autourtour de la famille Frémont, pour entraîner le convalescent qui, en effet, était à bout de forces. On regagna la voiture qu'amena en fait la rue de la Cristallière, Philippe disait à Cécile, avec tristesse :

—Ah! mon amie, pourquoi le peuple est-il terrible dans ses bons comme dans ses mauvaises instincts? C'est le lion qui hurle sans le vouloir ceux qu'il essaye caresser!

Frémont vécut jusqu'au soir; mais il exista sans avoir pu prononcer une parole.

XIV.

LE POUVOIR D'UNE FEMME.

Philippe de Montcel avait été complètement rétabli, il était revenu occuper son chalet, les connaissances ne lui importaient pas de demeurer plus longtemps à la Cristallière. D'ailleurs, sa présence était nécessaire auprès de dames Frémont, que la mort du chef de la famille jetait au profond désespoir. A Saint-Jean, où les habitants se jalousaient, se haïssaient secrètement les uns les autres, il était, avec Anselme Bertin, leur ami sincère; et tandis que Bertin dirait les affaires de la manufacture, Philippe prodiguait à la mère et à la fille les plus affectueuses consolations.

Le bourg fut agité un moment par une enquête de la justice sur les derniers troubles. Plusieurs personnes furent arrêtées, citées devant les tribunaux pour réparation des désordres; de nombreux procès-verbaux furent dressés. Néanmoins on ne parvint pas à découvrir l'auteur du jet qui avait coûté la vie au manufacturier, et le tribunal dut se borner à punir quelques mois de prison les principaux auteurs de l'émeute.

Les dames Frémont, selon leur devoir, avaient porté une partie civile dans ces procès et Philippe se quittait presque à la manufacture. Peut être, du reste, son affaire n'était-elle pas la seule qui l'y retînt. Il avait de longues conférences, avec les dames, soit avec Anselme, et pouvait prévoir que, de ce côté, allait s'accomplir des changements d'une grande importance.

Quoique Philippe de Montcel fût rarement chez lui, à la suite d'un de ces entretiens mystérieux, Robert lui annonçait que Mme Morandier se promenait en compagnie du jeune Trou-aux-Noyes, qui venait lui arrivait parfois depuis quelque temps. En cas pareil, Philippe ne manquait jamais d'aller la rejoindre, et il trouvait beaucoup de charme à ces innocents rendez-vous. Il se hâtait donc de faire quelques préparatifs de toilette et se disait à sortir, quand Robert lui demanda, selon son habitude :

—Accompagnerai-je monsieur?

A quoi bon?

Monsieur est encore si faible.... Il faut s'appuyer sur moi.

Philippe le regarda d'un air amical.

—Ah çà, mon brave Robert, reprit-il, vous vous dons plus à me quitter, comme vous avais la fantaisie quand j'ai resté à Paris d'abord, puis quand j'ai vos chevaux et quand je t'ai retiré ta femme?

—Oh, se fait à tout, monsieur; vous êtes si bon! on ne regarde pas aux sacrifices.

—Eh bien, je compte sous peu mettre ton dévouement à une plus rude épreuve. Il est résolu à celle-là.... En attendant, je te remercie de ton offre, mais j'irai seul.

Une plus rude épreuve! murmurait Robert ébahi; qu'est-ce que cela peut être? Ma foi! tout est possible à présent.

Philippe, après avoir traversé le bourg, prit la campagne solitaire où il était sûr de rencontrer Cécile, escortée de son fidèle Jeanne. Les pensées ne manquaient pas trop surpris de le voir aller de cette et, tandis qu'ils le saluaient respectueusement, ils sourire malin effleurait leurs lèvres. Il ne s'en inquiétait pas, et son regard cherchait de loin Mme Morandier à travers le feuillage.

La soirée était belle et calme, quelques un peu brumeux; des nuages blancs se traînaient sur la cime des hautes montagnes. A mesure que les murmures de la ville s'étaient graduellement éteints, le grondement monotone du torrent, dans les rochers du Trou-aux-Noyés, devenait plus fort. Le soleil couchant était invisible sous les masses de vapeurs grises qui envahissaient l'horizon, mais il n'en dégageait une lumière douce et voilée qui donnait au paysage un caractère mélancolique.

Du reste, la campagne était solitaire, mais non pas déserte. De temps en temps on rencontrait des bavier constituant son attelage, un vendangeur chargé de sa hotte, un journalier sa pioche sur le dos. On entendait çà et là des chants joyeux qui se mêlaient agréablement des cornemuses dans les bois de rochers, aux sifflements du merle dans les sureaux et aux gélissements du gorge-rouge au milieu des buissons.

Philippe de Montcel ne tarda pas à s'en avoir de la présence qu'il cherchait. Elle apparut avec un sempre, dans la petite prairie située au pied du roc broussailleux qui surmonte tait le gouffre. C'était précisément l'endroit où avait eu lieu le duel de Monsieur avec Delrieux; il était aussi convenable de le que Philippe avait sauvé Frémont, au risque de sa propre vie. Mais ces souvenirs n'étaient pas capables d'exercer sur le moment; il s'abandonna toute d'enthousiasme, vers la belle jeune femme qui, développé d'une manière si avantageuse, de son côté, pour l'attendre.

Elle lui tendit la main qu'il porta vivement à ses lèvres. Cécile était émue, grave, presque solennelle, et pourtant sa bouche rose souriait avec finesse.

—Mon ami, dit-elle doucement, il faudra incessamment que rendez-vous qui existent la malignité publique.... On a beau se croire supérieur aux préjugés, le sentiment gagnerait pour être les plus forts.

—Comment faire alors, chère Cécile? vous ne pouvez venir au chalet, et vous me défendez d'aller trop souvent chez vous.

—On trouvera un biais peut-être! répliqua Mme Morandier avec son ton sourire.

Mais elle redevint sérieuse aussitôt.

—Philippe, reprit-elle, j'ai reçu une visite aujourd'hui.... M. Delrieux est revenu à la Cristallière.

—J'admire son courage, car il a dû traverser le bourg de Saint-Jean où l'on est si mal disposé pour lui.

—Je ne sais quel chemin il s'est pu prendre; mais il croyait avoir à remplir envers moi un devoir de reconnaissance et il est venu.

—Un devoir de reconnaissance! répéta Philippe en détournant la tête.

—Ses affaires, comme vous avez pu l'apprendre, ont été cruellement dérangées par la faillite du banquier Lamberti et, ces jours derniers, il était pourvoir lui-même pour le remboursement de plusieurs créances importantes. Dans son malheur, il se voqua mon secours, et m'écrivit ces lettres que je ne lisais pas, les attribuant à toute autre cause.... Or, pendant que je restais inactive et muette, une personne inconnue est intervenue généreusement et a payé les sommes pour lesquelles Delrieux allait être mis en faillite comme son père.... Cette personne la connaissez-vous, mon cher Philippe?

—Moi! comment saurais-je....

—Delrieux, supposant que seule j'avais pu lui rendre ce service, quoique mon intuition ne me permît pas de lui écrire, est venu me remercier, et il a été fort surpris quand j'ai décliné l'honneur de cette bonne action.... Ah! Philippe, cher Philippe, ajouta Mme Marandier émue jusqu'aux larmes, de tous les actes généreux que vous avez accomplis depuis votre transformation merveilleuse, celui-ci est le plus beau de tous, car il s'agissait d'un homme qui avait failli vous tuer, d'un homme que vous deviez considérer comme un ennemi, comme un rival dans mes préférences!

—C'est peut-être, chère Cécile, parce qu'il n'était pas à craindre pour moi comme ennemi et comme rival.

—Ainsi donc vous ne niez pas!

—Au fait, il ne serait pas impossible que Thibaut, en combinant un placement de fonds, se fît avise de celui-ci.

—Avec ça que le régisseur Thibaut est prodigue de votre argent! réplique Cécile moitié riant, moitié pleurant; ne sais-le pas, Philippe, que ces fonds, avancés si généreusement à Delrieux, étaient les derniers débris de votre riche patrimoine! Ce trait met le comble à l'admiration, à l'affection que vous m'inspirez.

—Et cette parole, Cécile, est la plus belle récompense.... Vous trouvez donc que je ne suis pas aussi inutile, aussi égoïste que vous le croyiez autrefois?

—Hélas! vous avez dépassé le but, car vous êtes ruiné.

—Pas complètement, Cécile; il me reste la somme placée entre les mains de Frémont. Cette somme, il est vrai, je l'avais léguée par testament à mon ami Bertin, dans le cas où j'aurais été tué par Delrieux; mais Bertin n'a plus besoin de mon legs à l'heure où nous sommes, puisqu'il va épouser Emilie. Quant à m'en, je saurais vivre désormais sans rien faire; et vous m'avez dit bien des fois que je ne pouvais rester oisif, que je devais payer ma dette à la société. Aussi tout est-il convenu déjà avec Anselme et avec les dames Frémont; je vais être l'associé d'Anselme pour diriger la manufacture.... Je suis fort inexpérimenté en matière de commerce et d'industrie; mais quelques mois suffiront pour me mettre au courant, et j'ai traité.... sous bénéfice de votre approbation, chère Cécile!

Mme Morandier était si surprise qu'elle n'arrêta brusquement.

—Vous ferez cela, monsieur de Montcel! s'écria-t-elle; vous, le descendant de cette famille noble, qui possédait le pays presque tout entier, vous consentirez....

—A m'établir fabricant de droguets et de draps! Mon Dieu! oui; et nous allons continuer les affaires de la maison Frémont, sous la raison sociale : "Montcel et Bertin," car Bertin me fait la politesse de placer mon nom le premier.

Cécile se remit en marche.

—Philippe, reprit-elle, avez-vous réfléchi aux ennuis, aux dégoûts de la profession que vous vous embrassez? Ne pourriez-vous en éloigner une main contraire à vos instincts, à vos habitudes?

—Autant celle-ci qu'une autre, madame; peu importe, pourvu que je me rende utile, pourvu que je me rende utile, pourvu que je me rende utile, pourvu que je me rende utile, pourvu que je refasse ma fortune.

—Si ce n'était que cela! Philippe, vous le savez bien, j'ai de la fortune.... pour deux.

—Cécile, Cécile, que voulez-vous me faire entendre? reprit Montcel tout tremblant; je n'ose croire qu'après tant de refus et tant d'hésitations....

—Ingrat! balbutia Mme Morandier en se cachant le visage.

—Mais, Cécile, vous m'aimez donc?

—Etes-vous si novice que vous n'ayez pas compris ces tendaient ces incertitudes, ces retours, ces coquetteries innocentes, et ces démarches compromettantes pour moi, qui vous marqué nos dernières rapports? Ecoutez-moi, Philippe; je ne vous dirai pas que, du jour où je vous ai rencontré, j'éprouvé à votre égard une sympathie irrésistible. Si je me souviens bien de mes impressions à cette époque, je voyais en vous un homme de cœur et d'intelligence, mais déplorablement gâté par l'énervante vie parisienne, et vous m'inspirâtes plus de frayeur encore que de pitié. Toutefois, quand je reconnus, grâce à certaines signes auxquels une femme ne se trompe guère, que j'avais produit sur vous une impression sérieuse, une pensée s'empara de moi.

"J'avais entendu dire bien des fois à un ami vénérable que tout bien ou tout mal dans le monde venaient à peu près uniquement de la femme. C'était là le thème favori de M. Morandier, qui, dans sa longue carrière de magistrat, avait acquis une grande expérience des choses humaines. Mon précoce vœvage m'ayant fait une position indépendante, cette vérité s'était présentée souvent à mon mémoire, et j'avais résolu de mettre à profit mes avantages personnels pour exercer une bienfaisante influence, comme certaines femmes emploient les leurs pour exercer une influence funeste.

(*La fin à demain.*)

INSTITUTIONS.

Le Locquet-Leroy,

Institution Collégiale de la Nile-Orléans, 280 rue du Camp, entre les rues Poeyfarré et Calliope.

La seconde année scolaire de cette nouvelle institution, établie sous le nom de sa directrice, depuis si longtemps si en faveur dans la connue dans l'enseignement, commencera le lundi 2 septembre.

Mme Locquet Leroy prend plaisir à annoncer aux familles que la classe de Calisthéniques sera formée cette année.

Pour plus amples informations et circulaires s'adresser à l'Institut ou par lettre : P. O. ajoute box 1001 Nouvelle-Orléans.

N. B. — Cette institution est entièrement distincte de celle de Mlle M. Burr, connue sous le nom de "Locquet's Institute."

23 août—tm—D.M.J.

JEFFERSON ACADEMY,

43.....RUE BOURBON.....43

Entre Bienville et Dauphine—Nile-Orléans

—Dirigée par—

G. J. LORD.

La session de 1872 et 73 commencera le LUNDI, 16 septembre, jour où l'on compte que les élèves rentreront.

Les parents qui ont l'intention de placer leurs enfants dans cette Institution sont invités à le faire le plus tôt possible. 31 août—2m

INSTITUTION DUREL,

91.....RUE BOURGOGNE.....91

RÉOUVERTURE LUNDI, 2 SEPTEMBRE.

Changement de local aussitôt que possible.

30 août—1m

COLLÈGE COMMERCIAL DE SAINT-STANISLAS,

A LA BAIE ST LOUIS, Miss.

Cette institution commencera, le 17 septembre, en session de 1872-73. Ses longues et heureuses années les facilités qu'y trouve l'élève qui désire suivre un cours complet de français, d'anglais et d'études commerciales, sont des avantages bien connus de nos citoyens et dans ce moment qu'il est inutile d'en parler plus longuement ici.

Une semaine avant l'ouverture, le Président sera à la Nouvelle-Orléans et se chargera de son élève les élèves au Collège.

Pour le prospectus et tous les détails, s'adresser au Frère FLORIMOND, Président.

Mardi—2m

Mademoiselle Tardivel,

A NEW-YORK.

Pensionnat français pour jeunes demoiselles. On y enseigne, entre le français dans l'anglais le plus pur, le latin et les langues vivantes les cours recommencent dans le pouvoir et magnifique local No 21, West, cette rue, le 17 septembre prochain.

Mlle Tardivel enverra des circulaires aux personnes qui lui en feront la demande.

30 août—1m

Institution D'Aquin.

Cette Institution, dirigée par Mademoiselle B. FITZGERALD, et occupant de spacieux édifices dans le quartier le plus sain de la ville, reçoit des élèves internes et externes, qui pourront s'initier, dans son ensemble, à toutes les branches d'une instruction solide, sous des maîtres ayant chacun s'occupe de sa spécialité d'enseignement.

Le plan des études embrasse toutes les branches, depuis le rudiment primaire jusqu'aux plus hautes classes: l'Anglais, le Français, l'Espagnol, l'Allemand, les Mathématiques, la Rhétorique, la Littérature, l'Histoire, la Géographie, l'Histoire naturelle, la Physique, etc.

Le Piano, le Dessin et le Solfége sont confiés à des professeurs de mérite.

Pour les conditions, s'adresser à l'Institution, 221, rue Bayou, près Claiborne. Août—1m

INSTITUT ST-LOUIS

POUR LES DEMOISELLES

Dirigé par Mme MATTHEY,

Successeur de

Mmes LAVILLEBEUVRE et DERON,

No 375, rue Dauphine, entre Ursulines et Hôpital.

Les parents, pour plus de renseignements, se procurer des prospectus à l'établissement.

Ouverture des classes, LUNDI, 2 septembre.

Août—2m

Collège de la Pass Christian, Miss.

La rentrée des élèves est fixée au 1er OCTOBRE. Cette Institution, dirigée par les Frères des Écoles Chrétiennes, présente toutes les conditions pour de bonnes études classiques, scientifiques et commerciales.

Pour l'admission entière fixe.

Août—2m Frère LEONIDIAN, Président.

BULLETIN MARITIME.

MARDI, 24 SEPTEMBRE 1872.

EXPÉDITIONS DU JOURNAL.

Steamship Cuba, [illegible] Havana, via Havana et [illegible]

ARRIVÉES.

Steamship Virginia, Fox, New York, mdse et pass. [illegible]

ARRIVÉES AU NOUVEAU-BASSIN.

Schr Rosella Belle, [illegible] 300 pcs pale boiss, [illegible]

ARRIVÉES AU VIEUX BASSIN.

Schr Wilhelmina, Fassmann, [illegible] pcs pale boiss, [illegible]

A LA QUARANTAINE.

Steamship Havana, Pennington, de la Havane et des ports de la Floride, à I. E. Roberts—

EXPORTATIONS.

BALTIMORE, Mai. — Par steamship Rio Grande, Cuba—Pour Baltimore—[illegible] coils cordage, [illegible] bbls molasses, [illegible] bbls rum, [illegible] bbls pimento, [illegible] bbls pimento, [illegible] bbls pimento